INAUGURATION DU MONUMENT

DE

JOSÉPHIN SOULARY

27 Octobre 1895.

DANS le petit square de la place Saint-Clair, par une fraîche matinée de dimanche, égayée par un clair soleil automnal, on a inauguré récemmeni le monument élevé par souscription publique à Joséphin Soulary, au maître sonneur de sonnets.

Notre poète lyonnais n'aura pas attendu trop longtemps la glorification due à son talent, et ses admirateurs peuvent justement s'en féliciter. En perpétuant ainsi son souvenir, ses amis ont voulu prouver au poète, qui survit dans ses œuvres, que Lyon sait se montrer reconnaissant envers ceux de ses enfants qui lui restent fidèles. Pareil hommage sera bientôt rendu à Pierre Dupont, à ce chansonnier de génie, le seul vrai poète bucolique que la France possède,

puis aussi à Clair Tisseur, au spirituel Puitspelu, car tous deux ont su garder comme Soulary, une profonde affection pour la cité natale.

« La mort est une transition, disait le poète dans une de ses maximes favorites, en deçà du port on vit peu avec ses amis et dans tous les ennuis de la lutte pour l'existence; au-delà on n'a plus que le charme de vivre dans la mémoire de ceux qui vous ont aimé, et sans souci ni peine : c'est peut-être le meilleur. » Soulary en peut juger sûrement, à cette heure. Au lendemain de sa mort, un comité s'était formé pour ériger un monument à l'exquis et regretté poète. En même temps ses amis publiaient chez Storck un volume à sa mémoire, comme jadis on le fit pour Ronsard et plus tard pour Gautier, ses poètes de chevet.

Presque tous les membres de ce comité étaient présents à cette inauguration : MM. Gaspard André, Aynard, Bleton, Caillemer, J. Cambefort, Aimé Vingtrinier, Maurice Chabrières, Augagneur, Perréal, Coste-Labaume, Félix Desvernay, Dr Dor, J. Dumond, Morin-Pons, E. Oberkampf, Storck, Félix Mangini, Roy, Armand Calliat, Armbruster.

L'Académie de Lyon est représentée par MM. Morin-Pons, qui va faire l'éloge du poète, Vingtrinier, Bleton, F. Desvernay.

La Société Littéraire n'avait pas oublié que Soulary avait compté parmi ses membres depuis 1842, et elle était représentée par Félix Desvernay, son vice-président, Marius Grillet, secrétaire; Léon Mayet, Beauverie, Bourgeot, Lentillon, Adèle Souchier, et plusieurs autres de ses membres qui font partie de l'Académie de Lyon.

Le Cercle Pierre Dupont avait tenu à honneur de figurer à cette fête de la poésie. Citons : Léon Mayet, son prési-

dent, et les poètes ou chansonniers, Tony Bourdin, Chavent, Sibert, Pierre Brondel. La *Linotte* avait délégué, de son côté, plusieurs représentants. Les peintres J. B. Poncet, Bauer, Sicard, O. de Cocquerel, Lombard ; les sculpteurs Arthur de Gravillon, Bourgeot, Martin, le dessinateur Gustave Girrane; les architectes Hirsch, André et Bellemain; et parmi les autres notabilités, Poirier, proviseur du Lycée; Bianconi, inspecteur d'Académie; M^lle^ Malmanche, inspectrice, Dron, Crolas, Victoire, P. Duvivier, G. Guigue, archiviste; Charles, du *Salut Public;* Pierre Virès, de l'*Express;* Clément, Hemel, etc.

Bientôt apparaissent M. Gailleton, maire de Lyon ; M. le Préfet du Rhône, Eugène Manuel, poète et inspecteur de l'Université; Suchetet, sculpteur, et Bréasson, architecte, tous deux auteurs du monument.

L'Harmonie municipale joue la *Marseillaise*; le voile qui couvre le monument tombe et laisse voir le buste de Soulary et la jeune Muse qui est à ses pieds et que dore un clair rayon de soleil, pendant que des papillons blancs et noirs se jouent parmi les fleurs de la pelouse.

*
* *

Le monument se compose d'un haut pylone jaunâtre, reposant sur deux marches de pierre grise avec une bordure de fleurs et de gazon, que fermera bientôt une grille. En avant du socle, sur une console est assise la Muse, jeune et souriante, un peu mièvre et vêtue d'une écharpe légère, d'un rien presque. Le bras gauche s'appuie sur la lyre symbolique, tandis que de la main droite, dans un geste élégant, elle tient une fleurette dont elle contemple la grâce et aspire le parfum subtil. Le buste qui surmonte le socle

est en bronze, comme la figure qui est au-dessous. Ce n'est peut-être pas tout à fait la physionomie souriante du poète, mais la tête est très expressive et d'un mouvement heureux. De longs cheveux au vent auréolent le visage, et les épaules sont bien drapées sous les plis d'un manteau décoratif.

Sur le socle, où l'on a oublié ces deux dates : 1815-1891, on a rappelé les titres des recueils de sonnets et de vers de Soulary. Derrière, sur un des côtés : *A J. Soulary, ses amis.* L'architecte a été M. Bréasson et le sculpteur M. Suchetet, dont une *Biblis* valut à son auteur le grand prix du Salon de Paris. Tous deux sont Lyonnais.

L'emplacement n'a point été mal choisi et se trouve non loin de cette montée des Gloriettes, modeste retraite dont le poète a dit, un jour :

Sur ma montagne, écho sonore
Du bruit de ma chère cité,
J'ai fait mon nid que l'aigle ignore
Dans le taillis que j'ai planté.
Les Alpes lui jettent leur brise;
Il est tourné vers l'Orient,
Et le Rhône à ses pieds se brise,
Majestueux et souriant.

*
* *

M. Coste-Labaume a pris le premier la parole, au nom du Comité qu'il préside, et remet le monument à la Municipalité lyonnaise. Il apprécie ainsi cette œuvre artistique :

MM. Suchetet, statuaire, et Bréasson, architecte, anciens élèves de notre École des Beaux-Arts, ont su, dit-il, s'inspirer de l'esprit, du caractère et de l'originalité de ses poèmes pour fixer dans une heureuse composition les traits de celui que nous avons tous connu et aimé. Le ciseau du sculpteur auquel nous devons déjà une *Biblis* couronnée jadis

du grand prix du Salon de Paris, a réussi à animer le bronze de cette flamme intérieure que voilait la modestie de Soulary, mais qui se dégageait de la profondeur de son regard et de la beauté de son sourire.

C'est le droit de l'artiste, en effet, de pénétrer jusqu'à l'âme de son modèle pour mettre en relief et en lumière les inspirations qui l'exaltent et les élans qui la transportent.

Quant à la jeune Muse qui respire avec une sorte d'ivresse une fleur poétique, elle symbolise à souhait la séduction, l'élégance et le charme de ces œuvres exquises que Soulary ciselait avec amour, comme des joyaux précieux. Nous retrouvons même au coin de ses lèvres la pointe de malice et de fine raillerie dont s'aiguisait la plume des *Rimes ironiques*.

Après avoir remercié les souscripteurs et la municipalité de leur générosité, l'orateur termine ainsi :

Les passants qui rencontraient jadis Soulary sur cette route familière, conduisant à son ermitage de la rue des Gloriettes auront la satisfaction de le retrouver vivant dans ce bronze consacré à sa mémoire désormais immortelle.

M. Gailleton, au nom de la Ville de Lyon, remercie le Comité d'avoir doté notre ville d'une œuvre aussi artistique, qui glorifie un de ses plus illustres enfants.

M. Morin-Pons, ancien président de l'Académie de Lyon, s'avance alors :

Messieurs, dit-il, plus de quatre ans se sont écoulés depuis que nous avons rendu les derniers devoirs à Soulary. J'ai présente encore à la mémoire l'émotion sincère que Lyon ressentit à cette époque. Il y eut chez nos concitoyens comme un remords d'avoir négligé pour ne pas dire méconnu, l'homme qui avait apporté sa part à l'illustration de notre ville. Chacun pouvait s'avouer plus ou moins en faute; ce n'est pas que le poète n'eût vu se grouper autour de lui un petit cénacle d'esprits cultivés et délicats dont l'assiduité fidèle le consolait d'un certain abandon du public, mais il faut bien le reconnaître, la foule était voisine de l'indifférence.

La mort qui, le plus souvent, ensevelit à jamais ceux que, de leur vivant même, on appelle les disparus, a amené, au contraire, pour Soulary, une sorte de résurrection. Paris, si peu soucieux des gloires de la province, se souvint cependant qu'autrefois les Sainte-Beuve et les Jules Janin avaient salué, comme une trouvaille, les premiers sonnets du penseur retranché bientôt dans sa solitude fière et laborieuse. Et si j'ose, dans cette occasion solennelle, employer un mot de l'argot littéraire, je dirai que notre poète eut à ce moment une bonne Presse, bénéfice qui lui avait été souvent refusé à l'heure du combat.

L'orateur fait l'éloge du monument et des artistes qui ont contribué à son érection, puis il définit ainsi l'œuvre de Soulary :

L'élégance de la forme, qui pourrait la lui contester? On a parlé de la science calculée d'un mosaïste, du burin d'un Cellini, du pinceau d'un Meissonier. Ces vers exquis, je souligne le terme avec intention, c'est bien la main d'un maître qui les a gravés et ciselés; ils atteignent la perfection. Sur ce point, tous sont d'accord.

Mais la note sensible, celle qui remue les cœurs, celle qui amène au coin de l'œil une larme furtive sous l'empire d'une émotion vraie, notre poète a-t-il su la faire vibrer? Si vous ne la trouvez pas dans les *Deux Cortèges*, dans les *Regrets Éternels*, dans l'*Escarpolette*, où la chercherez-vous?

C'est là, et dans bien d'autres pièces dont je pourrais dresser toute une liste, qu'apparaît le mieux cette mélancolie voilée qui donne tant de charme à l'œuvre de Soulary. Faut-il essayer de définir l'état dans lequel son âme a paru se complaire? J'emprunterai volontiers pour le décrire une expression tombée, je ne sais plus à quel propos, de la plume de Cuvillier-Fleury. L'éminent critique a parlé quelque part de la tristesse résignée, compagne de la grande expérience. Ne vous récriez pas à ce mot d'expérience : il n'est pas fait, direz-vous, pour les poètes dont la nature impressionnable, mobile comme la sensitive, ne s'accommode guère des leçons qui résultent des choses vécues. Ils s'imposent cependant, ces fruits d'une maturité précoce, ils s'imposent à la rude école de l'adversité, celle que Soulary a connue. Oui, n'est-ce pas? qu'il doit avoir particulièrement senti le fardeau de la lutte pour

l'existence? L'injustice du sort, les déceptions, les misères de notre pauvre humanité ne l'ont-elles pas rapproché souvent, trop souvent peut-être du pessimisme contemporain? Mais chez lui, hâtons-nous de le dire, l'esprit de révolte ne s'est point déchaîné; sa lyre n'a pas sonné les imprécations d'une Ackermann. S'il incline le front, il n'en poursuit pas moins sa marche vers l'idéal, ferme et digne dans sa pauvreté désintéressée. Le chemin est semé de ronces, il en sortira froissé et meurtri, mais sans amertume aux lèvres. Sa tristesse demeure contenue, sa plainte est douce, elle n'en est par là que plus pénétrante.

M. Eugène Manuel, un vrai poète, avait accepté gracieusement l'honneur de présider cette fête de l'art et de la poésie. Tous les lettrés admirent son grand talent et ne le lisent pas seulement dans les anthologies, mais connaissent bien ses *Pages intimes*, *Poèmes populaires*, *En voyage*, et *Pendant la guerre*. Ses vers se distinguent par une conception virile de la vie, par des fermetés d'accent qui ne sont pas rares chez lui. Je conseille à ceux qui cultivent le chauvinisme de lire ses excellents vers patriotiques, l'auteur leur donnera la véritable note. Ce poète a ciselé, lui aussi, de merveilleux sonnets, et il a su apprécier à sa valeur notre poète lyonnais.

L'orateur a raconté, au début de son discours qui a été un régal pour nous, avec quel ravissement juvénile il lut les sonnets de Joséphin Soulary récemment publiés, « charmé sans être surpris, que la Province pût envoyer à Paris des œuvres si exquises. » Évoquant ses souvenirs, ils rappelle la table amie qui le réunit, un jour, avec Chenavard et Soulary, — double deuil! — sa visite aux *Gloriettes*, pour y serrer la main du bon solitaire. Puis l'orateur juge ainsi en poète l'œuvre de notre compatriote :

Quel maître a surpassé Soulary dans ces innombrables métamorphoses du sonnet? La révélation faite par Janin des deux pièces célèbres

qu'on a partout reproduites ou citées a fait tort au poète, comme il arrive souvent, par une publicité répétée, mais exclusive. C'est le péril des anthologies, mortelles à tout ce qu'elles ne propagent point.

Par bonheur, Soulary s'est fait lire, et alors, quel étonnement! Que n'a-t-il pas fait entrer dans l'étroite prison, depuis ses chers paysages du Bugey, jusqu'aux rêves philosophiques des *Éphémères* et des *Papillons noirs;* depuis les grâces spirituelles de ses *Mignardises* et de ses *Pastels* jusqu'aux étranges impressions qui se dégagent de l'*Hydre aux sept têtes* ou de la plupart des sonnets de sa *Chasse aux mouches d'or!* Ses visions et ses souvenirs, ses amours et ses colères, ses ironies et ses doutes, tous les combats de sa pensée troublée, toutes les tendresses de son âme compatissante, les plus navrantes mélancolies et les plus folles boutades, il a tout versé dans ces flacons d'un si transparent cristal, si artistement taillés, remplis par lui des plus subtils parfums, des plus pénétrantes essences.

Sainte-Beuve comparaît déjà les *Figulines* aux merveilles que le musée Campana exposait dans les vitrines du Louvre; nous songeons, nous, aux délicates statuettes de Tanagra, aux coupes ciselées des orfèvres de la Renaissance, aux fines peintures des émaux cloisonnés, aux intailles et aux camées de l'art antique; ou bien encore, pour les plus légères et les plus ailées de ces petites pièces, à des oisillons d'espèce la plus rare, gazouillant dans la cage d'or du sonnet!...

Nous voudrions tout citer de ce bel éloge fait par un maître en l'art du rythme. Arrivons aux dernières années de Soulary, pleines d'heures amères :

Il avait fini par occuper à Lyon une situation très honorable, et surtout conforme à ses goûts. Mais le poète, toujours jeune s'attristait de vieillir; il souffrait d'avoir « la neige au front et le printemps dans l'âme! » Pourquoi eut-il un instant, lui aussi, son « rêve ambitieux? » On l'y poussait imprudemment. Ce farouche, cet isolé, cet indépendant songea donc à l'Académie française. Il eut la vision de cette coupole qui en a fasciné d'autres. Il fit à Lyon une courte infidélité et vint à Paris.

Il vous revint mécontent, découragé, blessé dans sa fierté et dans ses chimériques espérances. Il n'était pas assez Parisien pour savoir ce que

tout le monde sait à Paris, ni assez philosophe pour prendre son parti sans aigreur, d'une déception qui ne surprit que lui.

Pour se consoler de n'être point de l'Académie française, il aurait pu, du reste, se dire que, si les contemporains oublient vite qu'un auteur a failli en être, la génération qui suit oublie aussi vite qu'il n'en a pas été.

Il trouva dans l'antique Académie de Lyon des sympathies et une estime qui auraient dû atténuer sa déception.

Il eut une autre douleur encore plus vive : il connut, en vieillissant, les rigueurs inattendues de la critique, et, comme il avait à la fois la sensibilité morbide et irritable du poète un peu oublié, et cette inquiétude toujours latente chez les esprits les plus distingués, qui se demandent tout bas s'ils ont vraiment fait œuvre durable, Soulary, après avoir douté de trop de choses, se prit à douter de lui-même, ce qui est pour le talent ou le génie la pire souffrance.

Je ne prétends pas reprocher à la critique son droit de contrôle ; mais combien sa tâche est plus haute lorsqu'elle admire les qualités d'un écrivain que lorsqu'elle y veut découvrir des faiblesses!

L'orateur a terminé en rappelant que Soulary est mort au moment où l'Académie française lui accordait un de ses plus beaux prix (le prix Vitet), et il a ajouté ces belles paroles qui ont été vivement applaudies par l'auditoire de choix qui était là :

Parmi tant de fils illustres que vous avez donnés à la France, Soulary est bien à vous; ce Lyonnais n'a aimé que Lyon, n'a goûté qu'à Lyon ses joies les plus douces, ses amours et ses amitiés les plus vives, ses succès les plus complets. Il laisse après lui l'image charmante d'une inspiration toujours sincère, d'une probité littéraire sans tâche, d'un talent aussi original que délicat, hardi sans vulgarité, mordant sans cruauté, toujours épris de la perfection et qu'il a trouvée presque toujours.

L'artiste a respecté en lui toutes les conditions de l'art. Quant à l'homme, en qui s'agitaient toutes les émotions inséparables de la nature humaine, il n'a rejeté aucun idéal, il n'a repoussé aucune espérance :

Je vis, donc j'ai vécu! Je meurs, donc je vivrai!
Épuiserais-je tout dans un réveil d'une heure?
Et mon père infini m'aurait-il fait un leurre
De la soif d'infini dont je suis dévoré?

Oui, le poète et l'homme à qui l'on doit de tels vers, sont également dignes de l'honneur que vous leur rendez, et feront vivre cette image que j'aime à saluer avec vous.

*
* *

Un déjeuner intime réunissait ensuite une grande partie de ceux que nous avons cités plus haut. On y a porté, au dessert, des toasts à la gloire de Soulary et à la poésie. L'auteur des *Rêves ambitieux* a maintenant son *arpent de sol*, et comme *filet d'eau*, le Rhône majestueux qui coule sous ses regards. Nous pourrons répéter ces gentils vers du poète :

Dans mon village de Lyon,
Nous avons aussi nos merveilles.

*
* *

Dans son très intéressant et curieux volume sur *Nos Poètes* (1888), Jules Tellier, ce jeune auteur si bien doué et si tôt disparu, parle des deux maîtres sonnettistes, mis un jour en rivalité. L'ancien élève de Jules Lemaitre ne pouvait guère désapprouver ouvertement son professeur de rhétorique, mais il fait cependant ses réserves : « M. de Hérédia fait laborieusement des sonnets laborieux. Il en a fait une cinquantaine en vingt-cinq ans. On s'est aisément persuadé que ce qui lui coûtait tant de peine devait être de grand prix, et je ne dis pas qu'on ait eu tort. Toujours est-il que les gazetiers prennent aujourd'hui des airs d'admiration tout à fait entendus quand ils citent un sonnet de M. de Hérédia.

S'il est infaillible, je ne sais. » Et le critique de démonter quelques-uns de ces sonnets et de nous en souligner les imperfections, montrant cruellement que ce sonnettiste est peccable comme les autres, ce dont nous nous doutions un peu. Ses sonnets sont sonores et retentissants, ajoute-t-il, « seulement, il serait aventureux d'y chercher autre chose que des sonorités et des contours d'objets. C'est ici une poésie absolument rythmique et décorative... poésie superficielle, notations d'attitude et de costume. » L'écrivain ajoute que nous sommes accoutumés à avoir un grand sonnetiste; aujourd'hui M. de Hérédia occupe la place. « Mais Soulary avait-il précisément démérité? et pourquoi ne l'avoir pas maintenu en fonctions jusqu'à sa mort? » Pourquoi Soulary a-t-il douté de ses amis et de ses admirateurs et s'est-il laissé impressionner outre mesure par les boutades passagères d'un critique impressionniste? Les lettrés savaient bien qu'il ne procédait guère que de lui-même et ils se rappelaient qu'il avait publié ses premiers vers en même temps que Musset et Gautier, en 1830. Les autres sont venus après, de Cuba et d'ailleurs. Son grand tort fut de n'avoir point voulu quitter sa province; on le lui fit bien sentir. Quant à nous, ses compatriotes, c'est un titre de plus à notre admiration et à notre attachement. On oublie trop aussi que, à côté de ses sonnets, Soulary a écrit *les Rimes ironiques* et d'autres pièces, comme *le Chêne*, que bien des sonnetistes lauréats seraient peut-être incapables de composer. Il a eu les éloges les plus flatteurs de Sainte-Beuve, de Jules Janin, de Saint-René Taillandier, et de tant d'autres critiques judicieux. Anatole France admirait en ses vers tant de sens enfermé en si peu de mots, et il a dit ces paroles qui résumeront tout : « La littérature lyonnaise a donné à la France, à trois siècles d'intervalle, deux

livres de sonnets, celui de Louise Labbé, qui est de feu et de flamme, et celui de Joséphin Soulary, qui est d'or et d'argent (1). »

(1) Le *Temps*, 28 août 1879.

Marius GRILLET.